

MIZAR FILMS
PRÉSENTE


MOSTRA INTERNAZIONALE
D'ARTE CINEMATOGRAFICA
LA BIENNALE DI VENEZIA
Sélection Officielle

KARIM
LEKLOU

SHAÏN
BOUMEDINE

POUR LA FRANCE

UN FILM DE
RACHID HAMI

LUBNA AZABAL SAMIR GUESMI LAURENT LAFITTE
AVEC LA PARTICIPATION DE
DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

VOYAN SONG SCÉNARIO DE RACHID HAMI OLIVIER POIRRIER RÉALISÉ PAR RACHID HAMI MONTÉ PAR JÉRÔME ALBERTS A.C. MUSIQUE DE JACQUES RACINE COSTUMEUR MARIE-CHRISTINE BISSONNETTE DÉCORATEUR SCÉNARIQUE ANNE GEORGES BROSS
DIRECTION DE PRODUCTION PATRICK MARCHEZOU PRODUIT PAR MIZAR FILMS MAÏS MAÏS FILMS FRANCE 2 CINÉMA AVEC LA PARTICIPATION DE CANAL+ LES FRANCES TÉLÉVISIONS AVEC LE SOUTIEN DU CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'ANIMÉ
AVEC LA PARTICIPATION DE FRANCES DE LA DIVERSITÉ, L'AGENCE NATIONALE DE LA COHÉSION DES TERRITOIRES EN ASSOCIATION AVEC COPRODUA 1.1 CINÉMAGE 15. COFINANCE 37 AVEC LE SOUTIEN DE PACCA TRIANGLE'S INTERNATIONAL CO-FINANCING PROGRAM
TAPPI CITY CONTAINMENT DEPARTMENT OF CULTURAL AFFAIRS TAPPI CULTURE FOUNDATION TAPPI FILM COMMISSION IRENE INTERNATIONAL MEMENTO INTERNATIONAL DISTRIBUTION FRANCE MEMENTO DISTRIBUTION

memento DISTRIBUTION

© 2022 Mizar Films / France 2 Cinéma / Photo : © 2022 Copalini / Mizar Film Design / Benjamin Simon / TROKKA

Mizar Films présente



POUR LA FRANCE

un film de Rachid Hami

avec Karim Leklou, Shaïn Boumedine,
Lubna Azabal, Samir Guesmi, Laurent Lafitte de la Comédie-Française



Lors d'un rituel d'intégration dans la prestigieuse École Militaire de Saint-Cyr, Aïssa, 23 ans, perd la vie. Face à une Armée qui peine à reconnaître ses responsabilités, Ismaël, son grand frère, se lance dans une bataille pour la vérité. Son enquête sur le parcours de son cadet va faire ressurgir ses souvenirs, de leur enfance à Alger aux derniers moments ensemble à Taipei. D'après une histoire vraie.

AU CINÉMA LE 8 FÉVRIER

photos, dossier de presse et matériel disponibles sur
www.memento.eu

Distribution

Memento Distribution

distribution@memento.eu

Tél. : 01 53 34 90 39

Presse

Monica Donati

monica.donati@mk2.com

Tél. : 06 23 85 06 18

NOTE D'INTENTION

Dans la tragédie, tout est plus grand, plus intense. Pourtant, quand elle vous frappe pour de bon, elle le fait de manière inattendue, insidieuse, vénéneuse. Tout a commencé par un problème de mise en scène.

À l'automne 2012, les élèves de l'école spéciale militaire de Saint-Cyr, en charge de la « *transmission de tradition* » destinée à accueillir les nouvelles recrues, ont décidé de reconstituer le débarquement de Provence du 15 août 1944. Un peu avant minuit, le 29 octobre 2012, les nouveaux, sous le feu de puissants projecteurs, ont été poussés à entrer dans un étang surnommé « *Bazar Beach* », équipés de leurs treillis, rangers et casque lourd, sous des tirs de cartouches à blanc accompagnés des Walkyries de Wagner diffusées à plein volume. *Apocalypse Now* version carton-pâte.

On pourrait rire de cette ambition de faire cinoche si la réalité n'avait pas tourné au drame. Plongés dans une eau à 9 degrés qui saisit même les meilleurs nageurs, les jeunes soldats découvrent très vite qu'ils n'ont pas pied. Panique générale, sauve-qui-peut. Beaucoup n'échappent à la noyade que d'un cheveu. Dans la confusion, on met du temps à s'apercevoir qu'un soldat manque à l'appel : Jallal Hami, OST (Officier Sur Titre) de 24 ans. Mon frère.

Le coup a beau être fatal, on met du temps à en saisir toutes les dimensions. Et on se retrouve confronté à un nouveau problème de mise en scène : celle des funérailles. Que faire de la dépouille de ce jeune officier tombé pour la France sans avoir combattu, tombé par la faute de ses camarades ? Lui offrir une cérémonie aux Invalides, comme le propose la direction de Saint-Cyr, ou se contenter du carré musulman de Bobigny, comme le préconise l'État-Major de l'Armée de Terre ?

Pour la France se déploie à partir de ces deux questions de mise en scène, celle d'une reconstitution ratée et celle de la dispute symbolique autour de la dépouille d'un garçon appartenant à la fois à sa famille d'origine algérienne et à sa nation d'adoption.

Français, quand on ne l'est pas de naissance, on peut le devenir à l'usure, après plusieurs générations, ou de manière instantanée, par le sang versé.

L'assimilation par le courage, le risque et l'énergie plutôt que par la patience, l'obéissance et la sagesse. C'est la voie des soldats de la Légion Étrangère, ou celle de Romain Gary, immigré juif russe devenu aviateur, écrivain et gaulliste. C'est la voie rapide, celle des jeunes gens pressés, des immigrés et des rêveurs, qui parfois sont les trois en même temps.

C'était celle qu'avait choisie mon frère. D'une certaine manière, il a atteint son but, trop vite et de manière absurde. Mais lui était prêt à tomber pour la France.

Ironie de l'histoire, la reconstitution de ce débarquement de Provence, où la France n'était présente que sous la forme de l'armée d'Afrique, aura provoqué la mort du seul Arabe présent ce soir-là. Ironie redoublée par l'illusion pour lui, sa mère et ses frères, d'avoir échappé à la violence de la guerre civile algérienne des années 90 pour rencontrer la mort, précisément au nom d'un rêve d'assimilation censé assurer la sécurité.

S'il s'agit bien d'une histoire née d'une tragédie à la fois personnelle et familiale, je ne veux pas me servir du cinéma pour régler des comptes ou pour fabriquer des pièces à conviction. Je compte plutôt sur lui pour m'aider à dessiner la trajectoire implacable de cette violence à laquelle on ne croit échapper que pour retomber dans ses bras.

Pour la France n'est pas une histoire de vengeance ou de rédemption, ne relève pas de l'enquête criminelle. Le travail du cinéma n'est pas celui de la justice. Ce film n'est pas une enquête sur la mort, mais sur la vie. La vie d'Aïssa, garçon né en Algérie qui rêvait de devenir officier de l'armée française.

Tout en luttant pour obtenir des funérailles et une sépulture dignes de l'engagement de son petit frère, Ismaël explore ses souvenirs pour reconstituer et comprendre l'itinéraire qui les a menés, lui et sa famille, des plages d'Alger à ce sinistre étang de Saint-Cyr.

Le film traverse trois époques et autant de pays qu'Ismaël entrelace au gré de ses émotions et des questions qu'il se pose. De l'Algérie à la France en passant par Taïwan où les deux frères, parce qu'ils étaient loin de tout ce qui comptait pour eux, ont pu approcher au plus près la vérité brûlante à l'origine de leurs dissensions.

Ni lamentation victimaire et encore moins dénonciation stérile de la chose militaire, ce film propose un périple houleux dans l'intimité de deux frères que la vie a séparés, sous-tendu par une méditation plus large sur le déracinement. Faut-il payer de sa vie le rêve d'appartenir à un pays ?

Pour la France ne propose pas de réponse, si ce n'est sous la forme d'une question, que chacun sera libre de faire vivre à sa manière.

Rachid Hami

D'APRÈS UNE HISTOIRE VRAIE - DATES CLEFS

- **29 mai 1988** : naissance à Alger.
- **1992** : La famille Hami fuit la guerre d'Algérie et s'installe en France.
- **2006** : Il intègre l'école Sciences Po Paris.
- **2008** : Il part en année de césure à Taïwan.
- **Aout 2012** : Jallal Hami est admis à l'école militaire de Saint-Cyr Coëtquidan.
- **Nuit du 29 au 30 octobre 2012** : Organisation du bahutage qui imite le débarquement de Provence dans des conditions extrêmes, traversée d'un étang en tenue militaire.
- **30 octobre 2012** : Le corps sans vie de Jallal est retrouvé sur la berge de l'étang.
- **23 novembre 2020** : Ouverture du procès au tribunal correctionnel de Rennes. 7 militaires et ex-soldats sont poursuivis pour homicide involontaire.
- **14 janvier 2021** : Verdict du procès, 3 personnes condamnées de 6 à 8 mois de prison avec sursis. 4 personnes relaxées. **Rachid Hami, son frère**, déclarera à la sortie du procès : « *Ce jugement raconte l'histoire de notre pays. Jallal a été trahi par ses camarades et la justice a décidé de les protéger pour ne pas qu'ils soient condamnés. Leur peine sont des peines avec sursis et elles ne seront pas inscrites à leur casier judiciaire. Ça ne va rien changer pour eux. La mort de mon frère est indélébile, gravée sur un morceau de calcaire au père Lachaise.* »

ENTRETIEN AVEC LE RÉALISATEUR, RACHID HAMI

Introduction

« Mon frère était prêt à tout pour prouver qu'il valait quelque chose. Prêt à tout, mais pas à n'importe quoi, et pas avec n'importe qui. Lui le gamin immigré, arraché d'Algérie en 1991, à l'âge de 6 ans, pour échapper à la guerre civile et aux islamistes, lui le musulman réfugié en Seine Saint-Denis avec tous « les autres », lui ne tomberait pas dans les pièges de la banlieue telle qu'elle continue d'être caricaturée par des caméras complaisantes avides de spectaculaire à bon marché. Pas question d'être l'Arabe se prenant pour *Scarface*, affamé de fric facile et de violence anti-flics. Pas question de jouer la carte de la foi musulmane contre la laïcité à la française. Pas question non plus de jouer la comédie de la victimisation. Mon frère était affamé de grandeur, mais surtout d'honneur. Son rêve d'intégration et de reconnaissance passerait par la prestigieuse école d'officiers de Saint-Cyr, l'élite de l'Armée de terre. Qui veut être reconnu à sa juste valeur doit être prêt à mourir.

Cette logique absolue m'a toujours été étrangère. Moi, son grand frère, je ressentais plutôt l'amertume du déclassement, et le découragement d'une sociologie vécue comme impitoyable. Surtout lorsque je vois ma mère, une femme forte, indépendante et instruite, suffoquée sous le poids des clichés de la femme arabe à foulard, illettrée et soumise auxquels la télévision et les médias nous ont habitués. Arabe, musulman, banlieusard défavorisé, trois raisons d'aller vers le ressentiment plutôt que vers l'exaltation. Quand mon frère a accompli son rêve en entrant à Saint-Cyr en octobre 2012, à 24 ans, après un parcours scolaire impeccable, je me suis dit que j'avais eu tort de ne pas céder à son optimisme. Quand, deux semaines plus tard, il est mort noyé dans un bizutage organisé par ses camarades, je me suis dit que j'avais eu raison depuis le début de ne pas y croire.

Car mon frère, né en Algérie, prêt à tomber pour la France, et l'ayant fait plus tôt que prévu, mon frère, même en ayant donné sa vie, n'avait pas droit au bon cimetière. On voulait le cantonner au carré musulman d'un cimetière de banlieue au lieu du cimetière militaire. Mourir n'était pas suffisant. Quand on n'est personne, on le reste jusqu'au bout.

Mais, et c'est là que je voulais en venir, la réalité est plus forte que les mauvaises fictions. L'Armée n'était pas l'ennemi, elle était fracturée aussi. Et c'est en luttant pour que la dépouille de mon frère reçoive les honneurs auxquels il croyait que j'ai découvert des lignes d'alliance que je n'imaginai pas, avec le général directeur de Saint-Cyr, catholique pratiquant, homme d'honneur, blessé intimement par l'insulte faite à mon frère, et prêt à tout, lui aussi, pour faire reconnaître ses valeurs. Mon film part de ce réel impossible à binariser, et offre une troisième voie, celle des individus prêts à ne pas se laisser enfermer dans les réflexes identitaires de leur groupe, prêts à s'aventurer à l'autre bout du monde s'il le faut pour devenir soi, et prêts à croire qu'il existe, au-delà des assignations sociales, politiques et religieuses, quelque chose comme une chance de s'accomplir et de trouver sa place dans un monde âpre pour les rêveurs. »

***Pour la France* est basé sur un épisode intime douloureux de votre propre histoire familiale. Pourquoi avoir décidé, aujourd'hui, de réaliser ce film sur un sujet si personnel ?**

Le destin de mon frère est hors du commun.

Jallal, un jeune homme né en Algérie, musulman, banlieusard, français et patriote, qui après des études brillantes à Science-Po et TaiDa (Taiwan National University) s'est engagé à l'école spéciale militaire de Saint-Cyr où il a trouvé la mort par la faute de ses camarades. Lorsque l'idée d'en faire un film m'est venue en 2013, je me suis rendu compte de l'universalité des thèmes à aborder : engagement militaire, intégration, foi, représentation des banlieues, appartenance à une citoyenneté de plus en plus mondiale...

En 2010, pour finaliser son Master à Sciences-Po, Jallal est allé apprendre le mandarin traditionnel à la prestigieuse université TaiDa (Taiwan National University). Sur un coup de tête, j'ai décidé de le retrouver à Taipei. C'était un moment unique où nous avons pu confronter nos différends, loin de tout et de tous. Depuis sa mort, cette parenthèse a pris une signification salvatrice et tendre, mais aussi terriblement politique.

À l'heure où nous voyons le nationalisme gagner la France, il est nécessaire de raconter des histoires comme celle de Jallal. Elle ferme la porte à nombre de clichés qui gangrènent le débat public. Il est aussi important de briser le cycle des films racontant l'immigration et la banlieue comme des histoires violentes, misérabilistes et exotiques. Je voulais raconter cette histoire vraie de l'intérieur, avec mon outil : le cinéma.

Dès les premières conversations autour de ce projet, Nicolas Mauvernay mon producteur m'a mis en confiance et, de l'écriture au montage, il m'a offert un accompagnement extraordinaire, j'ai une reconnaissance infinie pour lui.

Le scénario récompensé de *Pour la France* a été co-signé avec le philosophe et romancier français Ollivier Pourriol. Quels étaient pour vous les principaux enjeux d'écriture ?

Mon producteur, Nicolas Mauvernay, qui est très engagé dans les travaux d'écriture, m'a présenté Ollivier Pourriol en 2018. Très rapidement une complicité et une confiance sont nées entre nous. Ollivier croit par-dessus tout à la fiction. Nous sommes partis de l'histoire vraie, vécue, du réel le plus intime pour déployer un scénario aussi romanesque et surprenant que possible.

Une fiction ancrée dans une réalité tragique. Documentée au plus près du réel pour la partie administrative. Fictionnée au plus juste pour la partie dramatique, relations entre proches, famille, émotions.

Nous avons traité le combat pour les funérailles de Jallal comme une version contemporaine de l'histoire d'Antigone luttant pour donner une sépulture digne à son frère. Nous avons fait confiance à cette tragédie connue de tous pour y mêler le conte des origines en Algérie et l'aventure inattendue de Taiwan où les personnages cherchent leurs places dans le monde.

Nous avons fait en sorte de proposer un récit à la fois fidèle et en rupture avec les clichés du genre, et qui, tout en partant d'un drame familial et personnel, échappe à la complaisance et au ressentiment pour aller vers une mélancolie sans illusions.

Je tiens à souligner qu'Ollivier a beaucoup apporté au film, et qu'il a talent rare : celui de rendre meilleur ceux qui travaillent avec lui.

Ce travail d'écriture collectif, qui s'est échelonné sur 3 ans, a été récompensé par le Grand Prix du Scénario 2020 accordé à *Pour la France* parmi plus de 300 projets.

***Pour la France* est une fresque familiale avec une forte dimension politique. Comment avez-vous fait pour maintenir un équilibre entre ces deux aspects importants du scénario ?**

Je crois profondément au cinéma, c'est pour ça que j'ai préféré raconter par les images, tenter de faire en sorte que les plans soient chargés d'une cohabitation intime et politique inédite, comme :

- Dans la séquence de la mosquée où des militaires rendent hommage à un jeune officier mort par leurs fautes, où les « Allah Ouakbar » résonnent comme des mots de paix, contraires aux horreurs du terrorisme.
- Deux banlieusards, Ismaël et Aïssa qui marchent dans les rues de Taipei, loin des barres de béton et des clichés. Le plus jeune brillant qui parle aussi bien l'anglais que le mandarin, et le plus vieux à la recherche de sa place dans ce monde. Une image inédite et pourtant inspirée du réel.
- Aïssa dans son uniforme de Saint-Cyrien au funérarium où toutes les questions politiques du film se cristallisent : un Arabe de 24 ans, engagé sous le drapeau français mort par la faute de l'armée.
- Ismaël qui découvre des gamins qui s'entraînent à une parade militaire au mémorial de Chiang Kai-Shek, nous rappelant à la fois les menaces d'invasion de Taiwan par la République Populaire de Chine, et l'engagement militaire candide d'Aïssa ; d'où la résonance particulière de la cérémonie funéraire militaire à la base de Vincennes.
- Lorsque dans les allées de la base militaire de Vincennes, le général Caillard propose sa main à Nadia, et qu'elle l'accepte, ce geste ouvre un espoir, celui d'un monde où les hommes seraient jugés sur leurs valeurs humaines et non sur leurs apparences, tandis que la Marseillaise résonne et nous rappelle l'échec de la France, la mort d'Aïssa.

Il y a beaucoup de séquences comme celles-ci... J'ai vraiment tenté d'éviter les commentaires politiques pour aller le plus possible vers le cinéma.

Le film ouvre sur des élèves officiers de Saint-Cyr qui chantent « Commandos d'Afrique ». Une chanson en l'honneur des soldats d'origine africaine qui ont participé au débarquement de Provence et à la libération de la France durant la Seconde Guerre mondiale. Une manière de rappeler à tous que sans l'Afrique, la France ne serait peut-être plus aujourd'hui.

À la suite de l'assassinat du président Boudiaf, en direct à la télé, Nadia enceinte décide contre l'avis d'Adil, son mari, de quitter l'Algérie en proie aux islamistes. La première chose que le film dit, c'est que les plus grandes victimes de l'islamisme sont les musulmans eux-mêmes.

Une famille de réfugiés qui grandit dans le ghetto du 93, ça raconte que la terre d'accueil n'est pas un paradis, mais un lieu où la pauvreté, l'absence d'horizon où pour la grande majorité les boulots ingrats font le quotidien, pour d'autres le vide et l'ennui les tuent de l'intérieur. Et pour une minorité, la petite délinquance est un moyen de survie. D'ailleurs, c'est pour éviter de coller une étiquette réductrice que j'ai choisi de ne pas montrer le délit commis par Ismaël et David, me limitant à montrer le moment où ils brûlent le scooter.

Pour un réfugié d'origine algérienne, musulman et banlieusard, mourir lors d'un bizutage à l'ESM de Saint-Cyr, l'école militaire la plus prestigieuse de France, est en soi un fait politique fort.

La dispute symbolique autour de la dépouille d'Aïssa, un garçon appartenant à la fois à sa famille d'origine algérienne et à sa nation d'adoption, celle pour laquelle il était prêt à mourir, est en soi politique.

La politique habite tellement le film, qu'il fallait trouver une façon de la raconter, une façon d'en faire du cinéma plutôt qu'un pamphlet stérile. C'est pour cette raison qu'il était important pour moi de faire un film où les éléments politiques passeraient par le prisme de l'intime, raconter ce que cet événement tragique crée comme conséquences dans une famille qui refuse les représentations simplistes dont elle est victime depuis 30 ans.

Comme beaucoup de musulmans, et d'étrangers au sens le plus large, les Saïdi fêtent Noël, se sentent profondément français sans jamais renier leurs racines. Ils représentent la réussite de l'intégration, et le rejet de l'assimilation. Ils sont complexes, nuancés, différents les uns des autres, et tous refusent la victimisation dans laquelle ils pourraient tomber. En ce sens, le film propose une image moderne et singulière de la famille arabe.

Il était aussi important pour moi de rendre une juste représentation de ma mère, de la femme arabe. Loin des clichés des femmes à foulard illettrées et soumises, devenues personnages de répertoire dans le cinéma et à la télévision, Nadia est une femme forte, indépendante, courageuse, digne et instruite. Elle est parfois cruelle, parfois tendre... Elle est un personnage et pas une figure utilitaire.

Je voulais une description réaliste et juste de l'Armée. C'est pour cela que le personnage du général Caillard (Laurent Lafitte) est si important. Il apporte une nuance indispensable au film. Comme toute institution, l'Armée est composée d'hommes et de femmes, différents les uns des autres, certains aux valeurs discutables comme le général Ledoux (Laurent Capelluto) ou nobles comme le général Caillard, qui porte en lui les idéaux d'honneur, de justice et de dignité. Je voulais qu'on perçoive l'homme derrière l'uniforme, et le lien entre la foi personnelle et l'expression publique du sens du devoir.

La religion de l'autre a toujours été une bonne raison de lui faire la guerre. Mais quand une foi est sincère, quelle que soit la religion où elle prend racine, elle peut rejoindre la foi de l'autre, en soulevant des montagnes si nécessaire. C'est ce que j'ai vu de mes yeux, ce lien, cette

filiation entre un général catholique et un jeune soldat musulman, entre un homme qui aurait pu être son père spirituel, et mon frère, qui se cherchait une lignée. À l'heure où « Allah Ouakbar » est synonyme pour la plupart des non musulmans de cri de revendication terroriste, je voulais faire entendre une autre musique, chuchotée, intime, celle de la foi sincère et d'une spiritualité ouverte, compatible avec une citoyenneté accomplie.

Les gestes de la religion apprise ne prennent parfois leur sens que par un long détour et dans des circonstances imprévisibles : c'est le cas d'Ismaël, qui se fait rattraper par une émotion religieuse à Taipei, dans un temple taoïste, au milieu d'hommes et de femmes qui prient leurs Dieux. Lui, l'étranger, se laisse envahir par ce sentiment de spiritualité et se joint au mouvement collectif en priant Allah. Prier avec ses gestes à soi dans le temple de l'autre, c'est un geste d'acceptation de la croyance de l'autre. Ismaël trouve, dans l'anonymat redoublé de la prière et d'un temple taoïste, une forme de rédemption, qui lui avait jusqu'ici échappé.

La famille, la foi, l'honneur, la patrie, la mort, la vie, l'intégration, la volonté d'appartenance à un pays... À travers ses personnages, je voulais que *Pour La France* explore des thèmes éminemment politiques, profondément romanesques et universels.

Quel était votre ambition en termes cinématographiques ?

Dès l'écriture, j'avais pour ambition de faire un film en rupture avec les canons du film social.

Je voulais faire un film en mouvement et centré sur les personnages. Il fallait absolument que ma caméra trouve la juste distance, ne jamais être trop proche ou trop loin des acteurs, faire des plans qui ont du sens, ne jamais être arbitraire.

J'ai toujours été très admiratif du cinéma d'Akira Kurosawa, d'Edward Yang, de Costa Gavras et de Lee Chang-Dong. Les personnages sont au centre de leurs films. En préparation, nous avons revu leurs films.

Chez Edward Yang la politique est dans les images, rarement dans les dialogues, c'est ce qui m'avait profondément frappé dans *A Brighter Summer Day*, tandis que chez Costa Gavras, en particulier dans *Missing*, la politique est un théâtre dans lequel un père non politisé doit retrouver son fils dans l'enfer d'une dictature sud-américaine. Dans les films de Kurosawa les héros défient un pouvoir toujours plus grand qu'eux : bandits, gouverneur, père, famille... Alors que les protagonistes des films de Lee Chang-Dong cherchent leur place dans ce monde, jusqu'au découragement. Tous ces réalisateurs mettent les acteurs au cœur de leurs films, sans jamais négliger l'environnement autour, ils mettent en scène l'entièreté de l'image, en s'assurant que chaque plan ait une signification. Rien n'est jamais gratuit.

C'est en suivant leur pensée et leurs questions que j'ai tenté de trouver ma propre voie, ma mise en scène.

Le découpage des séquences a été conçu en amont, il fallait être précis pour bien organiser le passage d'une séquence à l'autre et mêler Alger, Paris et Taipei naturellement, avec un rythme soutenu. J'ai alterné les plans-séquences et les scènes plus découpées, cherché une arythmie propre à un cinéma impressionniste, afin que le film prenne tout son sens à la fin, lorsque le

spectateur réalise le chemin parcouru depuis la forêt de Saint-Cyr où Aïssa chante « Commandos d'Afrique » jusqu'au Karaoké Taxi dans lequel les deux frères chantent le rap « Pour Ceux ».

Dans le découpage j'ai aussi tenté un dialogue entre les séquences, par exemple : la séquence d'ouverture où nous découvrons Aïssa en train de chanter dans la forêt et celle de son enterrement ; le dernier plan de la mosquée et le premier plan du cimetière ; à Taiwan le plan séquence de l'arrivée des deux frères pour la première fois en bas de l'appartement d'Aïssa et le plan-séquence où ils se bagarrent... De nombreuses séquences communiquent entre elles, ce qui me permet de donner de l'unité au film, et de faire naître l'émotion aussi par les échos entre les séquences.

Il y a aussi des moments où il me semblait plus fort de ne pas être ostentatoire, comme lorsque Nadia découpe son bonsaï et parle à Ismaël, il fallait la filmer de dos, pour la rendre plus terrifiante et donner plus de puissance à ses mots. Ou filmer en flou la mise en terre du cercueil d'Aïssa en gardant l'amorce de la nuque d'Ismaël nette me semblait plus émouvant, et permettait de créer un lien vers la séquence finale où Aïssa surgit du flou, pour rejoindre son frère.

Parce que la lumière a un pouvoir émotionnel fort, nous avons tenté de créer des atmosphères qui participent à la narration des séquences, de choisir ce qu'on dévoile ou ce qu'on laisse dans l'ombre... La lumière n'est jamais directe sur les acteurs, mais toujours à contre, afin de donner de la profondeur à leur interprétation.

Très tôt, nous avons choisi de tourner les parties Alger et Taipei avec des optiques anamorphiques afin d'avoir une image plus ronde ; de détacher les acteurs des décors avec des flous plus prononcés ; et d'avoir une restitution de couleurs plus douce. Pour la partie française, nous avons choisi de tourner avec des optiques sphériques, pour obtenir une image plus clinique, dure et réaliste, avec des flous moins prononcés, afin d'inscrire les acteurs plus dans les décors, plus dans le présent.

Élodie Ichter (*Nomadland*, *Okja*, *Once Upon A Time In Hollywood*...) est venue de Los Angeles pour faire l'étalonnage du film. Avec elle, nous avons créé trois esthétiques pour le film, une pour chacune des trois parties. Nous voulions aussi garder une identité commune pour donner une unité au film, il fallait donc œuvrer de façon subtile et nuancée. C'était un travail long et passionnant.

Au montage avec Joëlle Hache (*La fille sur le pont*, *Farinelli*, *Urga*...) nous avons découvert un film avec une volonté propre. Nous pensions que le film serait lent et dense, mais très rapidement, nous avons constaté que le film avait une urgence, une ardeur qui nous ont imposé un montage rythmé, direct et sans fioritures.

La musique a été composée en amont du tournage par Dan Levy (*J'ai perdu mon corps*...), nous ne voulions pas d'une musique romantique qui soulignerait les séquences. On voulait que la musique soit un personnage du film, qu'elle hante et donne un souffle aux images.

À chaque étape de la fabrication du film, nous avons toujours les acteurs à l'esprit. Ils étaient au centre du dispositif de mise en scène, de la préparation à la post-production. Il fallait que le film soit un bloc dense, précis et humain.

Selon vous, en quoi cette histoire se déroulant entre l'Algérie, la France et Taiwan a un écho universel pouvant toucher les spectateurs du monde entier ?

On est toujours l'étranger de quelqu'un.

La France et l'Algérie ont un passif et un passé qui ne passent pas. Il est très difficile de sortir des ornières dans lesquelles les conflits passés et présents se sont enkystés. Pour desserrer cet étau, le film fait le pari de partir à Taïwan, et d'offrir aux deux frères un espace neutre pour eux, un lointain qui permette de mettre en perspective leurs conflits, familiaux ou sociaux, en les mettant en situation non seulement d'étrangers, mais d'étrangeté. Ils sont à la fois des intrus et des observateurs, Taïwan joue comme un révélateur, au sens photographique et psychologique, de ce qui serait resté implicite ou à jamais caché en France.

Le film fait confiance à cette qualité propre au lointain, de révéler à chacun ce qui lui est inaccessible quand il se contente de rester chez soi.

Pour la France aborde plusieurs thèmes universels : la fraternité, la foi, l'intégration, l'engagement pour la défense de sa patrie, sa place dans la société et surtout l'identité.

En passant par Paris, Alger et Taipei, le film interroge l'histoire de trois peuples qui cherchent à définir leur identité, fruit d'une histoire de colonisation et de décolonisation qui n'est toujours pas réglée.

Au moment où la Russie envahit l'Ukraine dans le feu et le sang, raconter cette aventure à Taiwan est un acte artistique, mais aussi politique. On ne peut plus ignorer les menaces de la République Populaire de Chine à l'égard de Taiwan, les incursions d'avions de combat et autres exercices militaires aux portes de l'île de Formose, on ne peut plus faire comme si Taiwan et sa population n'existaient pas, comme si leurs vies n'étaient pas menacées.

La guerre en Ukraine nous a fait prendre conscience que les jeunes gens comme Aïssa sont le rempart pour protéger nos libertés, notre façon de vivre et notre modèle démocratique.

Vous vous êtes entouré d'un cast prestigieux. Comment avez-vous choisi ces actrices et acteurs qui jouent les rôles de votre vie ?

Les acteurs sont le cœur d'un film, ils sont ce qu'il y a de plus important au cinéma.

Sur le plateau de *Pour La France*, j'ai eu le privilège et la chance de collaborer avec des acteurs et des actrices formidables. C'est rare de réunir autant de talents dans un film, que ce soient les acteurs confirmés ou les non professionnels.

Elsa Pharaon (directrice de casting) et moi avons constitué une distribution cohérente dans le style de jeu : je voulais des actrices et des acteurs instinctifs, capable de viscéralement habiter leurs personnages.

Il y a dans la rencontre entre Karim Leklou et Ismaël la naissance d'un personnage inquiétant, qui a une forme de rage contenue dans le regard. Mais aussi une douceur et une mélancolie charmante.

Shaïn Boumedine est un comédien viscéral, qui apporte opacité, dureté, et vulnérabilité à Aïssa, ce qui permet de ne jamais tomber dans le cliché hagiographique.

Lubna Azabal a fait émerger chez Nadia une force, un courage, mais aussi une pointe de mauvaise foi culpabilisante, et une certaine cruauté. Elle me permet d'échapper au cliché de la mère explorée pour construire un personnage bien plus complexe. Et surtout loin des clichés de la femme arabe et musulmane.

Vivian Sung offre au personnage de Julie, une lumière et une légèreté qui permet au film de gagner en vie.

Laurent Lafitte incarne avec humanité et noblesse le général Caillard. Celui qui d'une certaine façon symbolise le rêve et la vision d'Aïssa sur l'Armée.

Tous les acteurs et actrices ont apporté une partie d'eux-mêmes dans ce film, j'ai une pensée particulière pour Lyes Salem, Hugo Becker, Samir Guesmi, Laurent Capelluto... Ils avaient peu de jours de tournage et des rôles importants sur un plan symbolique, des séquences difficiles à jouer. Ils m'ont émerveillé. Tout comme Alicia Hava, Elyes Aguis et Souhade Temimi...

Cependant le plus grand défi du film a été relevé par les enfants, Lyam Touhami et Nahyl Théodose qui ont incarné Aïssa et Ismaël enfants avec maturité, force et intelligence. Ils ont été incroyables. Les séquences étaient parfois sombres et intenses, mais Lyam et Nahyl ont toujours trouvé le chemin pour se plonger dans leurs personnages. J'ai une immense admiration pour eux.

Qu'espérez-vous que les spectateurs gardent du film avec eux ?

J'espère qu'ils auront le sentiment d'avoir gagné un frère, et qu'ils garderont en eux la conviction que nous sommes toujours plus que ce que nos identités, nos groupes, nos religions, nos nations nous disent que nous sommes.

Se rêver, c'est s'inventer, c'est prendre le risque d'aller au bout du monde ou au bout de soi.

Ce n'est pas un film sur la mort de mon frère, c'est un film sur la vie qui s'invente, qui se rêve, qui se risque. C'est pour ça qu'on croit encore au cinéma, non ? Lui rêvait d'être officier, moi je me rêve cinéaste, nous ne cessons de nous rêver, et de nous réveiller.

J'espère que les spectateurs sortiront du film en ayant le sentiment de se réveiller dans une vie plus vivante et plus nuancée.

LISTE ARTISTIQUE

Ismaël	Karim Leklou
Aïssa	Shaïn Boumedine
Nadia	Lubna Azabal
Adil	Samir Guesmi
Général Caillard	Laurent Lafitte de la Comédie-Française
Julie	Vivian Sung
Yacine	Elyes Aguis
Brahim	Slimane Dazi
Colonel Mohamedi	Lyès Salem
Général Ledoux	Laurent Capelluto
Aumônier Mustaphi	Mahmoud Saïd
Hajar	Souhade Temimi
Linda	Alicia Hava

LISTE TECHNIQUE

Réalisation	Rachid Hami
Scénario	Rachid Hami, Ollivier Pourriol
Image	Jérôme Alméras, A.F.C.
Montage	Joëlle Hache
Musique originale	Dan Levy
Son	Mathieu Descamps, Eric Tisserand, Hélène Lelardoux, Arnaud Rolland
Décors	Yann Mégard
Costumes	Joana Georges Rossi
Direction de production	Patrice Marchand
Produit par	Nicolas Mauvernay
Une coproduction	Mizar Films, France 2 Cinéma (France) Ma Studios (Taiwan)
Avec la participation de	Canal+, OCS, France Télévisions
Avec le soutien du	Centre National du Cinéma et de l'Image Animée
Avec la participation du	Fonds Images de la Diversité, l'Agence Nationale de la Cohésion des Territoires
En association avec	Cofinova 17, Cinémage 15, Cofimage 32
Avec le soutien de	TAICCA Taiwan's International Co-funding Program, Taipei City Government Department of Cultural Affairs, Taipei Culture Fondation, Taipei Film Commission
Ventes internationales	MK2 Films
Distribution	Memento Distribution

Lauréat du Grand Prix des Prix du Scénario 2020, organisés par Hildegard Event avec le soutien du CNC, de la fondation d'entreprise David Hadida et de France Culture

C'est une histoire à crever le cœur et à se taper la tête contre les murs. Une histoire à pleurer, tout simplement. Il y a un peu plus de huit ans, la nuit du 29 au 30 octobre 2012, Jallal Hami, sous-lieutenant à l'école de Saint-Cyr Coëtquidan, est mort noyé lors d'un stupide exercice de « transmission des traditions », une formule alambiquée et pudique pour désigner le « bahutage », autrement dit le bizutage, théoriquement interdit dans les écoles de l'élite militaire française, Saint-Cyr, le Prytanée militaire de La Flèche ou encore Polytechnique. Jallal Hami est mort à 24 ans et la France a perdu l'un des jeunes hommes les plus brillants de sa génération, un de ces êtres qui font que ce pays est plus grand que ses frontières.

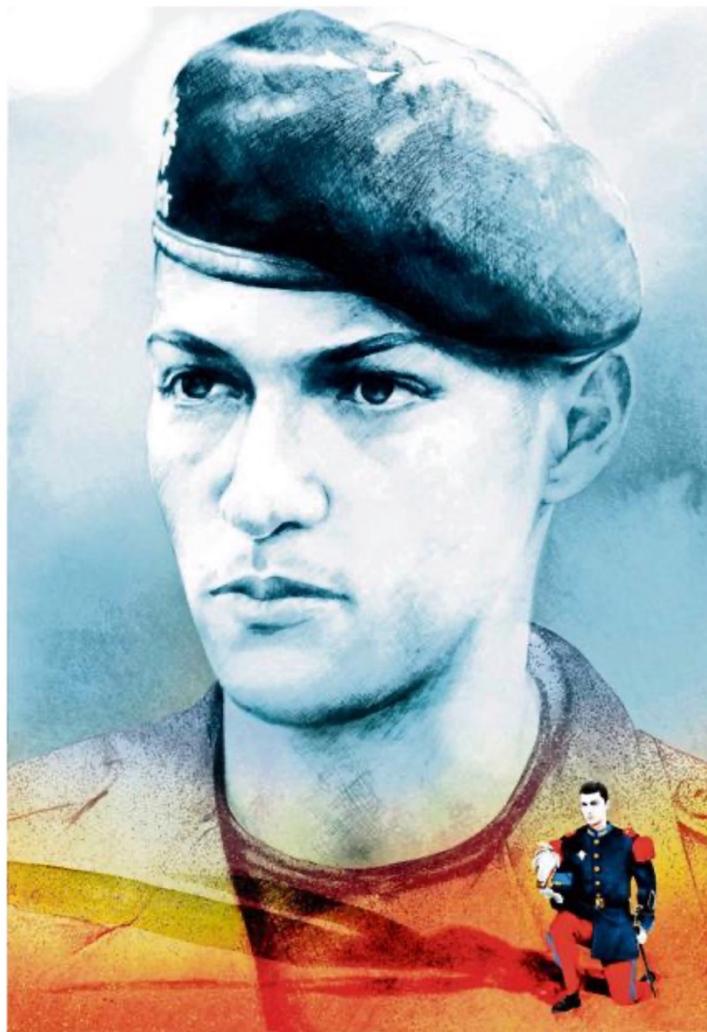
Revenons à la soirée du 29 octobre 2012. Cela fait tout juste deux mois que Jallal Hami et sa promotion d'officiers sur titre (OST) – désignés ainsi pour l'excellence de leur parcours et qui ne font que deux années au lieu de trois – ont entamé l'année de formation qui doit faire d'eux l'élite des cadres de l'armée française. Lui, habituellement si enjoué et enthousiaste, donne des nouvelles laconiques à sa mère lors de leurs échanges au téléphone : oui, ça va, ça se passe bien, il aime la formation et a déjà noué des amitiés ; il y a seulement ce groupe de deuxième année chargé de la « transmission des traditions » qui s'acharne à venir réveiller les nouveaux dans leur chambre pour leur imposer des exercices nocturnes au terme de journées déjà harassantes. Il ne les aime pas, ni leurs manières ni leurs valeurs, racistes sur les bords, et se doute qu'ils le lui rendent bien. Son binôme a d'ailleurs abandonné au bout de deux mois.

MANQUE À L'APPEL

Jallal et ses camarades ne sont donc pas surpris lorsque les chargés des traditions – les « fines » dans le jargon saint-cyrien – débarquent en fin de soirée et leur intimement l'ordre d'enfiler leurs rangs et leur casque lourd. Cette fois-ci, il s'agit de traverser un étang d'une cinquantaine de mètres à la nage et en tenue. Le règlement intérieur l'interdit pourtant strictement de nuit, pour des raisons de sécurité. Un premier groupe passe et ressort exténué. Les élèves mettent en garde les organisateurs : plusieurs d'entre eux ont manqué de se noyer dans l'eau glacée. Le « colonel des gardes » s'entête, le bahutage se poursuit au son de *La Walkyrie* de Wagner – comme dans *Apocalypse Now* (Francis Ford Coppola, 1979). La deuxième compagnie, dont Jallal Hami fait partie, s'engage. Au milieu de la nage, la lumière du projecteur s'éteint. Panne ou malveillance ? Lorsque les élèves ressortent en hoquetant, ils mettent un moment à se rendre compte qu'un d'entre eux manque à l'appel. Les pompiers ne sont prévenus qu'une heure plus tard. Ils retrouvent le jeune homme, noyé, près de la berge.

Le lendemain à 8h30, deux officiers viennent sonner au domicile d'Hadjira Hami, sa mère. « J'ai tout de suite compris que c'était pour une mauvaise nouvelle, raconte-t-elle. Je ne voulais pas ouvrir. » Elle poursuit : « Je me suis dit immédiatement deux choses. D'abord, penser à donner ses organes pour sauver quelqu'un, si possible. Ensuite, prendre un avocat et porter plainte pour savoir la vérité. » La vérité, c'est le but du procès qui s'ouvre lundi 23 novembre au tribunal correctionnel de Rennes où sept militaires et ex-soldats comparaissent pour homicide involontaire. Huit longues années se sont déroulées depuis le drame. Une éternité pour la famille Hami comme pour les prévenus, dont la plupart sont encore aujourd'hui sous les drapeaux. Le procès est aussi très attendu par les observateurs de la chose militaire tant l'institution Saint-Cyr, connue pour son conservatisme, voire ses valeurs rétrogrades, n'aime pas que l'on se mêle de sa vie interne. « Notre famille a toujours respecté l'armée que Jallal avait choisie par vocation. Nous attendons seulement que justice soit rendue et que les responsables du décès de mon fils soient sanctionnés », tient à préciser M^{me} Hami, qui s'est jusque-là montrée d'une totale discrétion.

Cette durée anormalement longue entre le décès de Jallal Hami et le procès est due aux réticences de l'institution militaire et à la mauvaise volonté des prévenus qui ont longtemps caché la réalité des faits. Mais le sort s'est aussi acharné avec le décès de la première juge d'instruction, puis la faillite de l'avocat de la famille Hami, deux semaines avant l'ouverture du procès initialement prévu il y a un an. La pandémie de Covid-19 a entraîné un nouveau report.



FLORENCE WOJTYCZKA

Mourir à Saint-Cyr

Jallal Hami, brillant élève officier de 24 ans, s'est noyé au cours d'un exercice dit de « transmission des traditions » en 2012. Le 23 novembre, à Rennes, le procès s'ouvre enfin. L'occasion pour l'armée de sortir du silence et pour la famille de connaître la vérité

S'il sera surtout question des vivants et de leurs responsabilités au procès de Rennes, il ne faudrait pas oublier le caractère exceptionnel du parcours de la victime. Jallal Hami est né à Alger en 1988, l'année des grandes émeutes qui préludent à plus d'une décennie de troubles et de violences. Sa mère, professeure de sciences naturelles formée en France, est directrice de collège dans un quartier populaire. Elle insiste pour que ses enfants parlent français à la maison. En pleine ascension des islamistes du Front islamique du salut (FIS), son refus affiché de porter le voile la désigne comme une cible. Lorsque la guerre civile éclate, en 1992, Hadjira Hami reçoit des menaces de mort. Un collègue, dont les deux fillettes ont été kidnappées, reçoit leurs têtes dans un sac. Le jour où Hadjira est obligée de s'enfuir avec son aîné, Rachid, par une porte dérobée parce qu'un commando islamiste a égorgé les policiers gardant l'entrée du collège, elle décide de quitter son pays avec ses deux enfants.

« LA FRANCE A PERDU QUELQU'UN DE FORMIDABLE. IL INCARNAIT LA RÉUSSITE DES ENFANTS ISSUS DE LA DIVERSITÉ »

HADJIRA HAMI
mère de Jallal Hami

« Nous n'avons rien emporté d'autre que les vêtements que nous avions sur le dos, dit-elle. Ça m'a fait penser aux Français en 1962. » Elle débarque, enceinte de son troisième fils, Yanniss, à Pierrefitte (Seine-Saint-Denis) où elle a acheté un petit magasin de jouets – le bail commercial donne droit à un permis de séjour. La mère et les enfants dorment pendant un an dans l'arrière-boutique. Le commerce fait faillite, et Hadjira, endettée jusqu'au cou, trouve un poste d'enseignante ainsi qu'un logement social. Son mari reste en Algérie, elle demande le divorce. Puis Hadjira abandonne l'enseignement pour devenir aide-soignante à domicile afin de pouvoir garder ses trois garçons pendant ses heures de travail.

« C'était une vie chiche, mais heureuse », dit la Mère Courage. Il n'y avait pas forcément l'argent pour payer l'électricité, mais pour les livres toujours. La mère, qui lisait *Le Comte de Monte-Cristo* à ses fils pour les endormir, les force à lire Zola à 12 ans. « C'était un garçon très flexible, très brillant, il s'adaptait à tout,

comme une pâte à modeler, s'amuse sa mère. Il avait une passion pour l'égyptologie et voulait faire l'École du Louvre. » Son autre vocation, dès le collège, est la carrière des armes. Il a une haute idée du devoir et de la patrie. Au lycée, un professeur l'oriente vers la réserve, où il effectue plusieurs périodes et dont il adore l'ambiance de camaraderie. Un autre professeur le convainc de postuler à Sciences Po Paris dans le cadre du dispositif d'ouverture aux ZEP (zones d'éducation prioritaires) mis en place par l'iconoclaste directeur d'alors, Richard Descoings.

Jallal Hami intègre l'école de la rue Saint-Guillaume en 2006. La première promo ZEP a essuyé les plâtres et les quolibets l'année précédente. « Pour nous, la deuxième promo, c'était moins dur, mais la première question qu'on vous posait, c'était : "Tu es entré comment ?", sous-entendu sur mention, sur concours ou par le dispositif ZEP. On avait encore à prouver », se souvient Fatoumata Sow, une camarade de promotion devenue l'une des meilleures amies de Jallal. « Jallal, on le remarquait tout de suite, c'était quelqu'un de très charismatique, hyperdéterminé, et très taquin. On s'est vite reconnus. Nous savions tous les deux que nous étions en train d'écrire une nouvelle page de l'histoire de ce pays. » Aujourd'hui, Fatoumata Sow est fonctionnaire territoriale et première adjointe (PS) à la mairie de Colombes. Jallal Hami, lui, repose au Père-Lachaise.

À Sciences Po, Jallal brille de mille feux. Pour son année de césure, il choisit de partir à Taïwan apprendre le mandarin. Il tombe amoureux du pays et de ses habitants, convainc son frère de le rejoindre. « C'est à Taïwan que nous sommes devenus frères, explique Rachid, son aîné de trois ans. J'ai retrouvé là-bas la candeur de l'Algérie d'avant la guerre civile, une forme de bonhomie bienveillante. » Rachid a quitté l'Algérie à 7 ans ; les images de la guerre civile le hantent encore. Son parcours a été plus tortueux : « Jallal, c'était un battant, il traçait sa route et réalisait ses objectifs. Moi j'étais en révolte, plus violent. » Mais le plus sentimental des deux, c'est bien Rachid, Jallal, lui, est « en acier trempé ».

« MOURIR AU COMBAT, PAS DANS UNE ÉCOLE »

Rachid a aussi tracé sa route : de rencontres (Abdellatif Kechiche, Arnaud Desplechin, Louis Garrel) en petits rôles et en persévérance personnelle, il est devenu scénariste et réalisateur. Son premier film, *La Mélodie*, sorti en 2017, raconte l'histoire de gosses de banlieue qui finissent par réussir à jouer à la Philharmonie. « Le racisme agressif me dérange moins que la compassion. Le racisme, ça se combat, mais la compassion, elle vous assigne à une place d'assisté, d'inférieur. C'est ce que je reproche à la gauche française », dit Rachid, qui vit entre Taïwan et la France et travaille à un long-métrage sur l'histoire de son frère.

Avant de choisir l'armée, Jallal consacre une année à faire un tour du patrimoine mondial de l'humanité en péril pour le compte de l'Unesco. Mais ce qu'il désire par-dessus tout, c'est « servir », « rendre à la France un peu de ce qu'elle [lui] a donné ». Sa mère est inquiète : « Un jour, on regardait le journal télévisé et il y avait un sujet sur des soldats français tués en Afghanistan. Je lui ai demandé s'il n'avait pas peur. Il m'a répondu : "Maman, mourir sur un champ de bataille n'est pas un problème pour moi". Sur un champ de bataille oui, mais pas en France, dans une école. » Hadjira Hami, inconsolable, a démenagé pour ne plus passer devant la chambre vidée de son fils.

À chaque fois qu'elle le peut, Hadjira va se recueillir au Père-Lachaise. L'armée voulait enterrer Jallal dans un carré musulman quelque part en banlieue, la famille s'y est opposée. « Jallal croyait en Dieu mais il priait n'importe où : mosquée, église, synagogue, il n'y a qu'un seul Dieu, ajoute Hadjira. La France a perdu quelqu'un de formidable. Il incarnait la réussite des enfants issus de la diversité, comme ils disent, ceux dont on ne parle jamais. Je n'aime pas cette appellation, les "Français d'origine", on est français ou on ne l'est pas. »

Avec son amie Fatoumata Sow, Jallal Hami envisageait d'écrire un livre sur leur parcours. Elle a retrouvé ce passage qu'il lui avait envoyé lors de leurs échanges : « Fatou, c'est à nous de prouver que notre présence a un sens, c'est à nous de faire quelque chose de nos vies au profit de nos concitoyens. C'est au travers de la haute fonction publique et de l'engagement politique que d'ici trente ans, certains d'entre nous auront prouvé que la démocratisation des écoles d'élite avait un sens, qu'elle a permis de produire de nouvelles idées et non pas de les reproduire. » C'était en 2007 ou 2008, tout n'allait pas pour le mieux, mais il était encore permis d'espérer. ■